

La peau et la page

Étienne Beaulieu

Numéro 148, novembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, É. (2016). La peau et la page. *Les écrits*, (148), 87–90.

ÉTIENNE BEAULIEU

La peau et la page

Ma fille de 6 ans éprouve une joie indescriptible depuis qu'elle arrive à mettre à la suite plusieurs mots et qu'elle parvient même à lire des histoires à sa petite sœur et bientôt à elle-même, silencieusement dans sa chambre, comme saint Jérôme, jadis, effrayant ses frères moines en lisant seul dans sa cellule sans remuer les lèvres. Comment expliquer à ma fille que ce qu'elle appelle, avec une visible satisfaction, sa capacité de « lire » n'est en réalité qu'une compréhension d'un système de codes et qu'elle savait lire en fait bien avant d'être capable de décoder des signes, laborieusement d'abord, puis avec facilité, ensuite avec une stupéfiante aisance ? C'est que lire ce n'est pas que savoir décoder des signes et que cette activité étrange qui pousse à se retrancher du monde pour mieux le vivre consiste beaucoup plus à faire preuve d'empathie pour le petit chaperon rouge, qu'elle n'a pourtant jamais rencontré, ou à s'imaginer un instant sur un bateau à la dérive sur l'océan au beau milieu du salon.

La lecture tient d'un imaginaire ancestral ou pour ainsi dire d'une communication avec les absences de ce monde. Quand elle pose ses yeux d'enfant sur les lettres inscrites sur une page, ma fille n'effectue qu'une infime partie de l'opération globale de la lecture. C'est quand elle fait glisser non pas seulement ses yeux, mais aussi la main sur la page pour

suivre attentivement les mots et les lignes que l'essentiel s'effectue, non pas dans l'agile danse des yeux qui font des entrechats pour anticiper les mots à venir, mais bien plus dans la caresse de la page et du papier, dans ce contact de la main et de sa peau avec la surface de substitution étrange qu'est un livre, ce *liber* qui en latin est aussi la fibre de l'écorce d'un arbre. Emmanuel Lévinas nous a appris que l'objet de la recherche de la caresse dans ses mouvements répétitifs n'est rien d'autre que l'infini. La caresse des yeux et des mains sur la page cherche à ne jamais finir, à poursuivre indéfiniment ce mouvement berçant qui engourdit les sens en les tenant pourtant en éveil pour mieux voir et comprendre ce qui n'est cependant pas là devant soi et que les enfants comprennent néanmoins de manière instinctive.

Le paléoanthropologue André Leroi-Gourhan a montré il y a quelques décennies de quelle façon l'Homo sapiens a réussi il y a environ 40 000 ans à entrer dans le monde de l'abstraction des signes dont on peut voir des traces encore sur les parois de Vallon-Pont-d'Arc, de Lascaux, de Pair-non-Pair ou d'Altamira. Leroi-Gourhan distingue, dans *Le geste et la parole*, deux modes de connaissance constitutifs de l'espèce humaine. Le premier, le gestuel-visuel, permet au regard de donner du monde une image à la fois sensible et abstraite ; tandis que le second, l'audition-phonation, entrouvre l'espace dans lequel Mallarmé entendait la disparition élocutoire du monde. Lire, ce serait conjuguer la main et l'ouïe, le geste concret et l'audition abstraite, dans une coordination entre la main et l'oreille qui fait de l'homme une espèce à part. D'où ce besoin qu'éprouve ma fille, et tous les enfants du monde, de toucher une page de ses mains pour donner au livre matériel une vie que n'aura jamais aucune substitution électronique. C'est en touchant de ses mains les parois de la

grotte que l’Homo sapiens a réussi à entrer dans le monde des signes ; c’est de même en caressant la page pour toucher les fibres sensibles des écorces que les enfants apprennent l’abstraction de l’écriture et de la lecture. S’il y a des silhouettes de mains entourées d’oxyde de fer dans la grotte de Chauvet, c’est que la lecture a commencé par une main déposée sur une paroi qui allait devenir une page. Lire, c’est donc se souvenir qu’à l’origine nous touchions le monde de nos mains, c’est refaire sans cesse ce parcours énigmatique de la matière à sa disparition dans la vibration phonatoire et imaginaire.

Les bergers de la vallée de l’Indus, il y a 6000 ans, devaient ramener au printemps les troupeaux qu’ils amenaient paître dans des régions plus fertiles durant la saison hivernale. Leurs propriétaires ont imaginé de représenter chaque tête du cheptel par une boulette d’argile elle-même fondue dans une plus grosse boule. Au printemps, on cassait la bulle d’argile et vérifiait ainsi le dénombrement des bêtes. Puis, la bulle d’argile s’est vue aplatie et gravée de marques représentant maintenant chaque bête par une incision simple exécutée au moyen d’une sorte de stylet, d’où provient l’écriture cunéiforme (*cuneus*, « coin »), dont les tablettes s’empileront bientôt par milliers à Sumer, Akkad et Ninive. L’origine de la lecture, c’est aussi le lieu d’un dépôt au sens le plus littéral du terme : on y entasse des documents par lesquels on répertorie les possessions de chacun et distingue le tien du mien. On y engrange du temps dans de petites boulettes de terre glaise séchées devenues tablettes, on y dénombre le réel dans une proportion toujours plus vaste. Toute bibliothèque vise ainsi à la totalisation : miroir du monde, elle l’absorbe et attend patiemment que la connaissance et le réel se rejoignent à la fin des temps. La résurrection des corps n’est rien d’autre que le passage inapparent de l’âme sous la couverture d’un livre et son ouverture improbable par un lecteur du 6^e millénaire après notre ère.

La littérature a commencé avec des milliers de tablettes d'argile, à Ninive. Au commencement étaient des listes, un immense entrepôt de registres, de cadastres, un infini dédale de choses et d'objets. Ce n'est pas un hasard. Au-delà des raisons historiques qui ont créé cette accumulation invraisemblable se trouve le pouvoir hypnotisant de la liste. Sa capacité à captiver l'esprit humain, à générer l'impatience de savoir le prochain item qui occupera la scène mentale, dans cette valse des choses qui nous tient lieu de pensée, ce rêve glissant qui longe les contours du monde en un travelling où tout est susceptible d'apparaître et de s'évanouir aussitôt.

